

## « Que signifie la vie intérieure aujourd'hui ? »

### Etats des lieux et problématique: la vie intérieure aujourd'hui face à la modernité

A-t-on oublié l'intériorité ? A l'heure d'aujourd'hui plus que jamais, la question de l'intériorité est en débat. Aux abords de la théologie, de la psychanalyse ou d'expériences sensibles et corporelles comme celles de la femme, l'intériorité semble se diluer.

\*\*\*

En effet, pour la théologie tout d'abord ( c'est là l'essentiel du propos de Mme Gemma Serrano), l'intériorité se conçoit en rapport avec Dieu, et plus précisément une quête, une quête semée d'embûches qui implique un rapport distendu au temps qui confine à l'Eternité, et alors que cette quête spirituelle pose une question sans réponse, qui touche à l'être et au divin (qui suis-je ?), le monde dans lequel nous vivons nous impose presque des réponses, on est dans une ère de l'immédiateté, du «solutionnisme», du numérique , de la technologie toujours plus poussée et pressée. L'on veut tout réparer, tout fixer, tout résoudre, et ce faisant, l'on cherche en fait ni plus ni moins une application de la vie intérieure. Mais la vie intérieure n'est pas une question de solutions, bien au contraire, elle est questionnements. Or, il semblerait qu'il n'y ait plus de places pour les questions puisque chaque chose de la vie est placée sous contrôle, l'on perd sa capacité à réfléchir, sa capacité de vivre de manière collective aussi. Quel est le devenir de l'intériorité face à cette tyrannie du temporel ? Comment donc trouver, au temps de l'immédiateté, un temps pour soi ? Immergés dans ce « real time », quel espace de résistance pour préserver ce chaos de la vie intérieure existe-t-il ? Face à ce « solutionnisme » , la temporalité évolue ; notre rapport au temps est en effet considérablement changé : nous n'avons plus de temps, nous vivons en accéléré, obtenant alors les réponses de manières anticipées avant même qu'elles n'aient été véritablement posées. Dès lors, nous perdons *a fortiori* le rythme monastique de la lenteur.

Mais à l'heure de Dieu, la quête intérieure est aussi paradoxale : on cherche Dieu à l'extérieur de soi, mais on le trouve à l'intérieur et réciproquement. Où est-il donc ce Dieu qui nous est à la fois étranger et connu, qui nous insuffle de l'attente et de l'inespéré, qui fait force de mémoire et d'oubli, celui à qui nous accordons toute notre confiance et que nous taxons toutefois de méfiance qui est à la fois en nous et que l'on reçoit dans un même temps ?

\*\*\*

Partant de la psychanalyse, la question se déplace quelque peu, mais le dénominateur reste commun : l'oubli de l'intériorité. Qu'est-ce donc pour la psychanalyse que cette intériorité ? Jean-Michel Hirt nous éclaire sur ce point : ce n'est pas la conscience. La subjectivité ? C'est-à-dire le moi ? Le je ? Des images du moi ? L'égo ? Une surface ? En tout cas, corps et âmes semblent emportés par le destin de masse : la logique du marché nous transforme en objet de marchandise et nous commande notre subjectivité. Que reste-t-il donc de notre désir (par définition singulier) ? Nous paraissions voués à façonner et à devenir nos images car nous sommes aujourd'hui du côté de l'« extime ». Nous sommes des esprits dans des corps, dont la science s'empare pour nous objectiver, nous généraliser en voulant nous rendre immortels, en voulant supprimer les maladies ; voilà ce à quoi aspire le post-humanisme : une sorte d'application-Dieu. A côté de cette réalité matérielle, demeure notre réalité psychique ; elle n'est pas visible, mais elle se manifeste à travers nos rêves, nos lapsus, etc. qui sont autant de manifestations inconscientes qui s'imposent à nous, malgré nous. Explorée par Freud et Lacan, cette réalité est battue en brèche par la science, et si la science a eu besoin de la psychanalyse pour faire reculer la conception religieuse du monde, force est de constater que la science peut dès lors se passer de la psychanalyse au vu de l'utilisation des médicaments et des molécules pour soigner notre vie intérieure. On glisse ainsi de la réalité interne à la réalité externe. Quant à la réalité spirituelle, qui est à l'interface de la théologie et de la psychanalyse, la science aussi a tendance à la faire reculer ; pour autant subsiste de la spiritualité chez ces scientifiques qui eux aussi sont en quête et inventent des choses farfelues, ce qui traduit tout de même un désir de plus... Selon Saint-Paul d'ailleurs, la réalité spirituelle est une forme de matérialité décisive ; ainsi, ces trois réalités sont tout à fait tangibles, et c'est la mise en tension des trois qui permet à un individu d'exister sans être opprimé. La réalité psychique même prend en considération du reste la réalité extérieure, c'est là l'un des objets de la seconde *topique* freudienne : le moi a affaire à la réalité extérieure autant qu'il est tiraillé par les pulsions du ça, monde des désirs. Entre conscient et inconscient, notre vie intérieure est nécessairement conflictuelle, nous sommes des êtres conflictuels, divisés et portés par une exigence de cohérence de l'harmonie.

\*\*\*

Une dernière observation est nécessaire sur le concept même d'intériorité, c'est pourquoi Karima Berger pose en dernière instance la question de la définition même du terme « intériorité » qui semble prendre le contrepied du corps et de la matière alors même que cela constitue un tout indissociable. Pourquoi même se poser la question de l'intériorité ? Est-ce qu'elle ne serait pas le symptôme de notre condition ? Qu'est donc l'intériorité : Dieu ? L'intériorité ne vient-elle pas en lieu et place de l'âme et de Dieu dont nous n'osons plus prononcer les noms ? Sinon de quelle aspiration, de quel désir nouveau cette intériorité est-elle le nom ou la métaphore ? Et si Dieu a disparu, qu'est-ce qui va supporter notre intériorité ? L'intériorité est un savoir indissociable des expériences sensibles et du corps, et qui dépend également de la culture dont on est imprégnés ; si l'on prend l'exemple de la culture islamique, l'intériorité est liée à cette expérience et cette connaissance intime du voilé, du non visible que ce soit de l'intérieur de la maison, ou de la non-représentation des images, et notamment en relation avec la question de la féminité. Les femmes sont en effet les gardiennes de ce qui doit être caché, protégé ; l'intériorité voit donc toute une chaîne de signifiants à l'œuvre, et ce que le voile peut resserrer de l'intériorité pour la société plus largement ; dès lors, le féminin serait-il le siège de l'intériorité et l'ultime protection contre l'aveuglante lumière de la modernité ? Cette intériorité-là est-elle en cours de perte ? Est-ce notre être aurait perdu sa moitié, ne laissant que le corps ?

Peut-être alors sommes-nous sans intériorité dans un mouvement d'externalisation perpétuel... L'homme est peut-être nu dedans mais il habite le monde au point de le saturer, et en le ruinant. Mais nous, quel monde nous habite ? L'homme après tout se voit même dépossédé de son expérience sensible, il la détruit avant de l'avoir ressentie. A cet égard, nous sommes en train de vivre une « lente apocalypse ». Est-ce que le je ne serait pas voué à l'échec alors que paradoxalement il aspire au collectif et désire rejoindre la communauté, mu par une pulsion de masse, et face à l'inquiétude d'être seul au monde ?

### **Perspectives : des « lieux » de résistance pour la vie intérieure ?**

Fort de ces constats précédents, des lieux de résistance de la vie intérieure semblent toutefois émerger. Ainsi, pour reprendre cette question de la quête de Dieu et de ses paradoxes intrinsèques, force est de constater que c'est précisément au creux de ces paradoxes qu'une intériorité s'élabore et se déplace et que réside l'itinéraire même de la quête. C'est à la fois agité et paisible, obscur et lumineux, présent et absent, mais il faut accepter les temps que représentent justement toutes ces contradictions et se laisser bercer par le rythme de ce qui advient, de rechercher avec Dieu, de se laisser porter par un milieu de paradoxes et de concevoir une vie intérieure qui se construirait de cette façon car la vie intérieure est avant tout une question de lenteur. L'on travaille avec ce qui est obscur et difficile, avec le cri de la douleur, avec l'angoisse, avec l'absurde, mais aussi la joie. La vie intérieure est donc aussi un lieu de « bavards » qui fait place à la durée ; ainsi, la vie intérieure peut se manifester encore dans certains lieux qui s'y prêtent : la poésie, la musique, la création, l'art, la psychanalyse mais aussi la religion ; dans la contemplation également, dans le retirement, autant de lieux qui résistent et qui font advenir, encore, l'intériorité. En outre, même si l'ère n'est pas au repli, toujours est-il que l'on est plus que jamais (c'est là l'un des bienfaits de la mondialisation) invités à penser, à être ouvert à la connaissance et à considérer que penser est une fête, un plaisir, sinon une jouissance.

L'objet de ce séminaire est aussi de rappeler que nous avons autre chose qu'un corps et des prothèses (caméras, photo, portables applications de toutes sortes) de sorte que sous l'effet de la menace du dehors, s'aggrave à nous ces prothèses, oui, mais à travers lesquelles nous rechercherions en fait un abri, une sorte d'instance de survie, ce morceau d'intériorité perdu afin justement de retrouver notre intériorité ; c'est là le lieu de résistance. La vie intérieure est donc en cela peut-être déjà un mot d'ordre de résistance. Sur quelle instance s'adosserait-elle si ce n'est dans ce morceau d'intériorité, si ce n'est dans Dieu, si ce n'est dans l'art ? Eventuellement dans un objet fétiche avec cette tendance de l'homme à vouloir toujours fétichiser, objectiver, attraper et ficeler ces lumières de l'intériorité qui nous traversent et que nous mettons sur des objets ? Cela ne s'arrimerait-il pas avec ce je dominant que l'on voit partout : ce je tout puissant qui, même dans les librairies se substitue aux écritures saintes. Quel serait donc l'agent de l'intériorité ? Elle ne semble s'autoriser que d'elle-même, détachée de ce support premier qui était dieu et qui fondait les premières expériences de subjectivité, en tant qu'autre transcendant et subjectif du je. Mais aujourd'hui le référent de notre intériorité semblerait être notre propre je, à l'instar d'une application intériorité, véritable veau d'or, pourquoi pas ?

D'autre part, la voix du féminin également est porteuse d'une forme d'intériorité parce qu'elle ne recoupe pas ce qui est dit par les hommes, la femme est incarnée par un sexe féminin et par là-même, elle a d'autres horizons qui excèdent l'enceinte phallique à laquelle les femmes ne sont pas assignées ; le féminin serait aussi cette intériorité de l'homme (l'intimité de l'homme gît dans le corps de la femme), l'intériorité girait ainsi dans la femme si l'on prend l'exemple de l'homme arabe qui délèguerait au féminin le soin de conserver en lui sa cavité désirante et sa propre intimité. Aussi comprend-on la résistance de l'homme à voir se dévoiler la femme car que resterait-il de sa propre intériorité le cas échéant? Dans tous les cas, il semblerait qu'autour du féminin se joue quelque chose du secret de l'intériorité qui résiste.

Enfin doit-on souligner que ce n'est pas l'intériorité en elle-même qui serait lieu de résistance, mais ses manifestations, qui ne sont pas du ressort de la raison : il s'agirait de se manifester en soi et pour soi, telle est peut-être la chance des créateurs et des artistes : le fait d'être rayonne et irradie, simplement être ; là serait une autre voie de résistance de la vie intérieure.